

En partenariat avec

UQAM



CHAIRE RAOUL-DANDURAND
EN ÉTUDES STRATÉGIQUES ET DIPLOMATIQUES

Le lien *Hezbollah-Iran* : l'allégeance de « l'enfant spirituel »

Le « Parti de Dieu » dirigé par Hassan Nasrallah est régulièrement réduit à un mouvement perçu comme étant le bras armé de l'Iran au Liban.

Si la réalité sociologique du « phénomène Hezbollah » dépasse aujourd'hui très largement cette caricature au pays du Cèdre, un examen approfondi du lien Hezbollah-Iran ne permet d'apporter que peu de nuance à l'exagération de cette relation particulièrement solide. Et ce constat est d'autant plus vrai à une époque où les agendas respectifs se recourent, notamment en Syrie.

Une caricature difficile à nuancer

Les échanges entre communautés chiites du Liban et d'Iran remonteraient à plus de 500 ans, lorsque le pouvoir safavide a notamment fait appel à des clercs du Jabal Amil (Sud-Liban) et de Bahreïn pour contribuer à forger l'esprit du chiisme sur lequel leur légitimité politique allait reposer. Cette profondeur historique, tout à fait remarquable, fournit un premier indicateur qui suggère la solidité de la relation dont il est question aujourd'hui entre Téhéran et Haret Hreik (quartier de Beyrouth, fief du Hezbollah).

Les détracteurs du parti, qui stigmatisent souvent celui-ci pour son manque de « libanité », aiment citer Ali Akbar Mohtashami – ancien ambassadeur d'Iran en Syrie considéré comme le cofondateur du Hezbollah –, qui voyait en lui « l'enfant spirituel de l'ayatollah Khomeini » (1). Ces mêmes critiques, toutefois, omettent

en général de rappeler que la plupart des communautés confessionnelles du Liban se sont traditionnellement appuyées sur un parrain extérieur. Plus personne n'ignore les relations privilégiées qui lient le leadership maronite à la France, ou encore l'élite sunnite à l'Arabie saoudite. Cette pratique du parrainage régional, plus la règle que l'exception au Liban, n'est certainement pas la spécificité du Hezbollah ni celle des musulmans chiites. Cette communauté chiite, historiquement laissée pour compte, est aujourd'hui compartimentée et dominée par deux représentants politiques – le mouvement Amal de Nabih Berri et le Hezbollah – qui n'ont pas emprunté les mêmes sentiers de la vassalité. Amal était déjà l'allié politique de la Syrie sous Hafez el-Assad (à une époque d'âpre rivalité avec l'Iran), mais a décidé de suivre la guidance religieuse de l'ayatollah Sistani, établi en Irak. Le Hezbollah, issu de la matrice iranienne, a pour sa part fait intégralement allégeance à la République islamique, tant sur le plan politico-militaire que religieux, ayant donc adopté l'ayatollah Khomeini en tant que source d'émulation (*marja al-taqid*) (2).

Une filiation pleinement assumée

Les médias de nos régions ont souvent eu pour habitude de présenter ce lien Hezbollah-Iran comme relevant de l'ordre du discret, voire du secret. Cette filiation est pourtant pleinement assumée par un Hezbollah dont le drapeau officiel est directement calqué sur celui des Gardiens de la Révolution (ou pasdarans). Certes, le

Par **Didier Leroy**, chercheur à l'École royale militaire de Belgique, assistant à l'Université libre de Bruxelles.

slogan qui y figurait au moment de sa genèse (« La révolution islamique au Liban ») a été édulcoré par une version correspondant davantage à la réalité de l'occupation israélienne du Liban (« La résistance islamique au Liban »). Mais l'un dans l'autre, le Hezbollah pourrait en fait difficilement afficher encore plus sa fierté à l'égard de Téhéran qu'il ne le fait déjà. Pour s'en rendre compte, il suffit d'observer les noms et logos des nombreuses ONG liées au mouvement – telles que la Fondation du Martyr (*Muassasat al-Shahid*) –, qui correspondent intégralement à ceux d'institutions sociales très connues en Iran. Les portraits de Rouhollah Khomeini et de Ali Khamenei sont, de surcroît, très présents dans les zones d'influence du mouvement (dans la plaine de la Bekaa, à Beyrouth ou au Sud-Liban). Enfin, des inscriptions commémoratives

Photo ci-dessous : Lors de la première visite officielle de Mahmoud Ahmadinejad au Liban en tant que président iranien, en 2010, plusieurs milliers de personnes arborant des drapeaux de l'Iran et du Hezbollah s'étaient massées dans les rues de Beyrouth où il avait rencontré, à l'ambassade iranienne, le chef du Hezbollah, Hassan Nasrallah. (© AFP/Joseph Eid)



parant certaines infrastructures reconstruites après 2006 dans la banlieue sud de Beyrouth évoquent on ne peut plus clairement l'aide financière iranienne. Ces panneaux sont parfois monumentaux, mais leurs inscriptions – en caractères exclusivement arabes – poussent parfois certains visiteurs extérieurs à ne pas les remarquer.

Un lien polymorphe solide

Si le sujet reste fort opaque, il est néanmoins possible d'aborder la nature de ce lien selon un triple paramétrage structurel, idéologique et politique. En termes structurels, il ne faut pas voir le Hezbollah comme étant lié organiquement à l'ensemble de l'appareil d'État iranien, ses interactions concernant surtout le Guide suprême – l'ayatollah Ali Khamenei – et le Corps des Gardiens de la Révolution islamique (CGRI), dont le général Qassem Soleimani dirige la Force Qods. Ce premier – à l'époque de l'ayatollah Khomeini – a politiquement décidé la création du mouvement, tandis que ces derniers en ont militairement permis l'émergence sur le terrain. Sur le plan idéologique, le Hezbollah suit certes la fameuse « guidance du théologien-juriste » (*wilayat al-faqih*), thèse khomeiniste prônant la fusion des pouvoirs temporel et spirituel en une seule et même personne. Les idéologues du mouvement (3) ont toutefois toujours pris soin de ne pas froisser le très respecté ayatollah libanais Mohammed Hussein Fadlallah (décédé en 2010), ayant rejeté cette idée d'une suprématie émanant de Téhéran. Enfin, la lecture politique du lien pousse surtout à retenir une double « *success story* » pour l'Iran : le Hezbollah est en effet parvenu à largement promouvoir les thèses révolutionnaires de l'ayatollah Khomeini au Liban d'une part, et à devenir le fer-de-lance de « l'axe de la résistance » anti-Israélienne (Iran-Syrie-Hezbollah) dans la région d'autre part. Ces deux éléments ont permis à la République islamique d'alimenter sa rhétorique anti-sioniste et anti-occidentale, vitale à sa légitimité vis-à-vis d'une frange de sa propre population.

Les mandats présidentiels, des points d'inflexion ?

Si les mandats présidentiels iraniens ne sont que secondaires pour notre propos, ceux-ci constituent néanmoins des jalons chronologiques clairs qui permettent de mettre en contexte et en emphase les points d'inflexion de la relation Hezbollah-Iran, et de relativiser les fluctuations de celle-ci. Il est tout d'abord édifant de réaliser que lorsque le Hezbollah émergea au Liban, le président de la République islamique n'était autre qu'Ali Khamenei, devenu Guide suprême en 1989. D'autre part, les mandats du président Akbar Hachemi Rafsandjani (1989-1997) furent surtout marqués par « l'adoption » de fait d'Ali Khamenei en tant que *marja* officiel par le Hezbollah. En retour, l'ayatollah iranien nomma, en 1995, Hassan Nasrallah et Mohammed Yazbeq comme ses « représentants absolus » (*al-wakilayn al-mutlaqayn*) au Liban. Cet honneur, conférant notamment à ces derniers le pouvoir de percevoir eux-mêmes directement les impôts islamiques (*khums* et *zakat*) des suivants du Guide suprême (sans que les recettes ne transitent d'abord par Téhéran), illustre la relation de

Photo ci-dessous : Le 5 novembre 2016, des membres du Hezbollah participent aux funérailles de trois de ses combattants morts aux côtés des forces gouvernementales syriennes en Syrie. L'organisation politique et militaire libanaise chiite y est entrée en guerre à la fin du printemps 2013 pour soutenir le régime ami de Bachar el-Assad et participe de plus en plus aux décisions, avec l'aide des « conseillers » iraniens. (© AFP/Stringer)



Photo ci-contre : Akbar Hachemi Rafsandjani, ancien président iranien de 1989 à 1997, décédé le 8 janvier dernier. Après sa mort, le Hezbollah a publié un communiqué pour exprimer ses condoléances en déplorant « la perte d'un grand parmi les grands de cette oumma (...) qui a été le parrain, le protecteur, le grand support, le père affectueux et le défenseur solide de la résistance islamique au Liban », en concluant : « le Hezbollah n'oubliera jamais le fait qu'il se soit tenu à [ses] côtés à tous les niveaux. » (© Xinhua/Xu Jinquan)

confiance qui s'est progressivement installée au sein de ce segment de la cléricature libano-iranienne. Les années qui ont vu le président Mohammad Khatami en fonction à Téhéran (1997-2005) ont pour leur part marqué une brève parenthèse de relations « tièdes » entre les deux acteurs. La comparaison de la visite de Khatami à Beyrouth en 2003 – au cours de laquelle le Hezbollah n'a pas été l'interlocuteur privilégié – à celle de son successeur en 2010 – marquée par ses diatribes anti-Israéliennes lancées depuis le stade de Bint Jbeil, à quelques kilomètres de la frontière – est éclairante. Enfin, sous Mahmoud Ahmadinejad (2005-2013), l'aide fournie par la République islamique au lendemain de la guerre de juillet 2006 a incontestablement marqué un jalon historique dans cette relation, puisque de très nombreuses familles ont tout simplement pu survivre à la dévastation grâce à ces subsides avoisinant les 10 000 dollars américains par ménage. Les drapeaux iraniens, devenus discrets depuis la fin de la guerre civile, ont à l'époque sensiblement réapparu dans le paysage de nombreux quartiers chiites.

Deux éléments supplémentaires ont souligné, au cours de la décennie écoulée, l'allégeance du Hezbollah aux desseins régionaux de l'Iran. D'une part, ses instructeurs basés en Iran auraient été réquisitionnés pour former plusieurs factions de candidats au djihad en Irak au lendemain de l'invasion américaine de 2003, alors que le Hezbollah n'avait que très peu de raisons de s'engager sur ce terrain dangereux. D'autre part, le Hezbollah a pris l'énorme risque de lancer depuis le territoire libanais un avion sans pilote de manufacture iranienne – le fameux drone « Ayyoub » – afin de collecter des données topographiques très sensibles dans la région de Dimona en Israël, en octobre 2012. Le Hezbollah est probablement devenu l'organisation militaire non-étatique la plus puissante du monde grâce au soutien iranien, mais ce statut lui coûte une obéissance quasiment totale en retour.

Une cohésion accrue par la guerre syrienne

L'élection de Hassan Rohani (2013-2017) avait initialement marqué le début d'une nouvelle ère teintée d'optimisme dans un contexte « post-printemps arabes » pourtant très sombre. La crise syrienne, ayant progressivement muté en une guerre ouverte de haute intensité, a cependant vite amené le CGRI et la Résistance islamique du Hezbollah à se montrer plus pragmatiques que jamais dans leur soutien à Bachar el-Assad et à lancer d'ambitieuses opérations multilatérales afin de venir en aide à une armée syrienne à bout de souffle. Depuis la bataille de Qussayr (mai-juin 2013), les collaborations n'ont cessé de se multiplier et de révéler une redoutable efficacité, dévoilant au passage un « axe de la résistance » plus efficace qu'en 2012. Ces opérations, bien qu'essentiellement localisées en Syrie occidentale, font en outre partie d'un jeu stratégique régional bien plus large, dans la mesure où des effectifs de ces deux forces seraient actuellement déployés – dans des proportions très variables et difficilement chiffrables – au Liban et en Syrie, mais également en Irak et au Yémen.

Didier Leroy

Notes

(1) S. Mervin, « Le lien iranien », in S. Mervin (dir.), *Le Hezbollah : état des lieux*, Paris, Sindbad-Actes Sud/Institut français du Proche-Orient, 2008, p. 75-87.

(2) B. Mikail et alii, « La Question de la *Marja'iyya* chiite », Étude n° 2005/096 réalisée pour le compte de la Délégation aux affaires stratégiques, Paris, 2006 (http://www.iris-france.org/docs/consulting/2006_chiite.pdf).

(3) Il s'agit par ordre décroissant d'« importance » de : l'ayatollah Khomeini (iranien), l'ayatollah Khamenei (iranien), le martyr Sayyid Muhammad Baqir al-Sadr (irakien), Sayyid Moussa al-Sadr (irano-libanais), le martyr Sayyid Abbas al-Moussawi (libanais), Sayyid Hassan Nasrallah (libanais) et le martyr Cheikh Ragheb Harb (libanais). Cf. J. Alagha, *The Shifts in Hizbullah's Ideology*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2006, p. 369, note 44.